





Leon Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

# LE BIJOU

TROP PEU PAYÉ,

ET

LA BRUNETTE

ANGLAISE,

NOUVELLES ENVERS

Pour servir de Supplément aux Œuvres posthumes de  
GUILLAUME VADÉ.

peut  
Voltaire ?



A G E N E V E,

Chez LES FRERES CRAMER;

---

M. DCC. LXIV.

Bd de Contes de Guill. V.  
Voltaire. [Geneva] 1764

LEBBLOU

TROP PEU PAYE

ET

J. A. B. U. W. H. E. R. S.

ANGLAIS E.

MOUVEMENTS ENVERS

Pour servir de supplément aux Ouvrages de

GUICHARD V. A. D. S.



A. G. O. U. V. E. R. S.

chez les Libraires Citoyens.

M. D. C. C. L. X. V.





# LE BIJOU

TROPPEU PAYÉ

ET

LA BRUNETTE

ANGLAISE,

NOUVELLES ENVERS.



UNE S Beautés laissez-là vos Galans  
Pour écouter un moment nos fornettes ;

Si sur le nez nous avons des lunettes ,  
Dans le propos nous n'aurons que vingt ans.

A iij

Je veux parler d'un Prince de Tarente,  
Qu'au tems jadis, on appella Robert;  
Il était vieux; mais il était bien verd,  
Et vers le Sexe il avait trop de pente,  
Dont sa moitié, Madame Lienor

N'eut pas sujet d'être contente.

Elle était sage, belle & fraîche encor,  
Et ne dattait que de trente à quarante;  
Or, vous sçaurez que dans ces siècles d'or,  
A soixante ans on danfait la courante:  
On faifait bec, & l'on était en corps.  
Dès que la Dame avait une suivante,  
Sire Robert lui faifait les yeux doux,  
Puis des cadeaux & puis des rendez-vous;  
Presque toujours il avait bonne chance.  
L'amour aidé de la Toute-Puissance,  
Entreprenant, adroit, plein d'affurance,  
Sur ses cadets l'emporte de plein fait,  
Et n'est enfant, aveugle ni manchot.  
Mais quelquefois la fortune balance,

---

*TROP PEU PAYÉ.* 3

---

Le plus heureux, éprouve des refus :  
Le bon Robert se trouva très-confus,  
De ne pouvoir vaincre la résistance  
D'une beauté que l'on nommait Laurence ;  
Il s'obstina fans rien gagner de plus ,  
Lorsque Laurence à Lienor, va dire ,  
Quel est le point où l'on veut la réduire :  
Conseillez-moi, Madame, là-dessus.  
Ma chere enfant, reprit la Dame, accorte :  
Consens à tout pour fortir d'embaras ; .....  
Mais mon honneur ? .... Va, nous ferons de sorte  
De le sauver : il n'en souffrira pas ;  
Loin d'endurer qu'il eût quelque disgrâce,  
Le mien, plutôt, se mettrait à la place ;  
Le parti pris, tout alla de concert :  
Qui fut surpris ? Ce fut Sire Robert ,  
Quand sa beauté lui parut moins sauvage.  
De prime abord il ne fut que souffert ;  
Car on menait l'intrigue par étage :  
Et ce ne fut qu'après maint verbiage,



Qu'à ses desirs il vit le Ciel ouvert,  
Et qu'un baiser lui fut donné pour gage  
D'un rendez-vous pris, pour plus de secret,  
En plein minuit dans certain cabinet,  
Près de la chambre où la jeune suivante,  
En même lit couchait avec sa tante.  
Favorisé des ombres de la nuit,  
Au tems marqué, l'amoureux se présente ;  
En tâonnant il entre : il est conduit.  
On parle peu ; la belle était tremblante ;  
Le moindre bruit pouvait la découvrir :  
Puis, ce n'était le tems de discourir ;  
On fit bien mieux : à ces desirs en proie,  
Le bon Robert, possédant tant d'appas,  
Sur son bonheur s'extasiait tout bas,  
Et ne pouvait se contenir de joye.  
Il trouvait plus qu'il ne s'était promis :  
Jamais l'Amour, dans ses bras, n'avait mis  
Si rare Objet. Sa fortune en balance,  
Etait trop peu pour sa reconnaissance.

Il donnerait une terre, un château :  
il me suffit que j'aye votre anneau,  
Répond la Belle & votre amour ensemble,  
L'anneau donné tout le cabinet tremble :  
On fait du bruit à la porte : Ah ! Seigneur !  
Tout est perdu , ma tante est éveillée.  
Où vous cacher ? Derriere la croisée ....  
Sur ce balcon ? J'y monte ; ayez bon cœur :  
Bientôt sur lui la fenêtre est fermée.  
Malgré la nuit, il voit à sa portée,  
Un tas de foin sur un char amassé,  
Sous la fenêtre un hazard l'a placé :  
Pour y passer il faut une enjambée ;  
Robert la fait. Il ne faut plus qu'un faut  
Pour qu'il se trouve au niveau de la rue ;  
Mais il ne peut : la charette remue :  
Bientôt après, elle part au grand trot.  
Hô ! Charretier ! Arrête un peu, de grace !  
Disait Robert : l'autre, sans s'étonner,  
Qui t'a placé là-haut, qu'il t'en déplace ;  
Moi, je ne puis un instant séjourner.

ROBERT.

Vas : je puis bien payer ta complaisance.

LE CHARRETIER.

Je fers Madame, & hors de la servir,

Je ne reçois d'aucun fol ni chevance.

ROBERT.

Mais je sçaurai te faire repentir.

LE CHARRETIER.

Qui, toi? Maraut! mais, voyez l'arrogance,

D'un... qui s'en vient sur ma paille dormir!

Si de mon fouet.....

ROBERT.

Coquin! crains ma vengeance;

Sçais-tu que j'ai tout pouvoir en ces lieux?

LE CHARRETIER.

Lui, du pouvoir! assurément il rêve:

C'est un yvrogne; il a soubé des mieux;

Peut-être bien c'est le Roi de la fève.

Beau Sire Roi, tâches de roupiller.  
Dans quelque tems nous sçaurons t'éveiller,  
Le chariot, cependant, faisait route,  
Sans sçavoir où Robert est emporté,  
Tant que l'on fut sous une épaisse voûte,  
Où tout-à-coup il se voit arrêté.  
Portes sur lui, sont à l'instant fermées;  
Lors se croyant tombé dans un panneau,  
Il reconnaît la Cour de son Château  
A la lueur des étoiles perlées,  
De la charrette alors il descendit,  
Et regagna son gîte à petit bruit.  
Le lendemain Lienor empressée,  
Vint voir comment la nuit s'était passée:  
A son index, certain anneau brillait,  
Et tout confus, le Sire le lorgnait:  
Tant qu'à la fin peu maître de lui-même,  
Peut-on sçavoir d'où vous vient ce cadeau?  
On lui répond, de celui seul que j'aime,  
Et que je veux aimer jusqu'au tombeau.

On à reçu mes faveurs pour ce gage ;  
Mais le Bijou n'est pas payé son prix.  
J'en veux donner mille fois davantage :  
On peu juger si Robert fut bien pris.





L A B R U N E T T E  
A N G L A I S E .



E veux conter un miracle d'amour ;  
Peuple Gaulois chez vous on n'en voit  
guere ;

De tous les tems à la Ville , à la Cour  
Vous ne brûlez que d'une ardeur légère.  
Avez-vous tort ? ce n'est pas mon affaire ,  
Mais pour le trait que je vais raconter ,  
Il prit naissance au sein de l'Angleterre.  
Vers onze cent , si je sçais bien compter ,  
Certain Baron , riche séxagénaire ,  
Avait pour fille une jeune beauté ,  
Que je peindrais : mais c'est témérité ,  
On ne peint bien qu'une beauté vulgaire ,  
Brune elle était , c'est le point nécessaire ;  
A ce sujet , elle eut tant de renom

Qu'à tous propos les grands & la commune,  
Ne la nommaient que la piquante brune,  
Et, qu'à la fin, on oublia son nom.  
Mais sous celui de Brune, ou de Brunette,  
Elle enchantait tous les cœurs d'Albion.  
Comtes, Marquis, Chevaliers du grand ton,  
A ses genoux avouaient leur défaite,  
Plus d'un Héros, la terreur des Dragons,  
Et des Géans, & des Démomorgons,  
Abandonnant les Infantes, les Fées,  
Pour la servir négligeoit ses Trophées.  
Tous s'adressent humblement au Baron,  
Briguant l'honneur de devenir son gendre.  
Chers Chevaliers, disait ce pere tendre !  
Vous avez tous également ma voix,  
Et ma Brunette est libre dans son choix ;  
Qu'un de vous plaife, & l'affaire est finie ;  
Je la lui donne avec ma Baronie ;  
Sur cet aveu chaque Amant s'ingénie,  
A qui fera plus dextrement sa cour ?  
Que l'opulence aide bien à l'amour !

Vingt fois la nuit se change en un beau jour.  
 On fait chercher dans toute la contrée  
 Ce que le luxe à peine encor enfant,  
 Pouvait offrir de plus éblouissant.  
 La lice s'ouvre aux joutes préparée.  
 Que de couleurs & d'aigrettes au vent !  
 Que de Pavois & d'Armures dorées ;  
 De palefrois, de pages, de livrées !  
 De tant d'aprêts l'Amour se rit souvent.  
 Nos Concurrents perdaient leur étalage ;  
 Non, que Brunette eut l'ame si sauvage,  
 Qu'un tendre amour n'y put trouver accès ;  
 Mais un galant d'un tout autre parage,  
 A petit bruit avait tout le succès.  
 Henry : c'était le nom du Personnage ;  
 Sur son rapport, il avait été Page,  
 Pour le présent il était Bachelier ;  
 Bienfait de corps, d'agréable visage, ]  
 Adroit, dispos, bien-disant & fort sage  
 En apparence : d'ailleurs de tout métier.  
 Pour le besoin, il sçavait manier

L'épieu, la lance, ou bien la hallebarde,  
Musicien, décorateur ou barde :  
Enfin à tout, il sçavait se plier,  
Et, qui plus est, faisait tout avec grace.  
Dire comment il eut assez d'audace  
Pour expliquer ses désirs amoureux,  
On ne le sçait; peut-être que les yeux  
D'un feu secret, trahirent le mystère.  
On les comprend, on rougit, on est fière,  
On s'arme enfin de dédains affectés;  
Mais l'Amant plaît, les yeux son écoutés,  
On leur répond, & voilà la manière.  
Un tems s'écoule en ces muets discours;  
Mais, pourrait-on se taire ainsi toujours.  
On lâche un mot, un soupir l'accompagne,  
Et ce soupir est encore répondu,  
Les billets doux de trotter en campagne.  
Baifers surpris & puis baiser rendus;  
Mais chastement: car une flamme honnête  
N'esouffrait rien qui ne fut très-décent.

Ce n'est pas peu : le pas était glissant ;  
 Car ils étaient très-souvent tête-à-tête.  
 Sous un vieux chêne écarté du Château,  
 Se déroband à la foule impòrtune,  
 La Belle allait tous les soirs sur la brune,  
 En grand secret , trouver le Jouvencreau.  
 Quand l'un des deux par fortune contraire,  
 Au rendez-vous se voyoit arraché,  
 Un mot d'écrit dans le chêne caché,  
 Éclaircissait tout le nœud de l'affaire.  
 De ces billets on deviné le tour ;  
 Mais, il en tombe un aux mains de Brunette  
 Dont elle eut bien railon d'être inquiète.  
*Attendez-moi jusqu'à la fin du jour ;*  
*Ni manquez pas ! le sort me persécute.*  
*A ces rigueurs désormais tout en bûte ;*  
*Je dois vous voir pour la dernière fois.*  
 Qu'on se figure une Amante aux abbois ;  
 Un coup de foudre eût été moins terrible.  
 Elle eut crié ; mais elle était sans voix,  
 Sans mouvement, comme un marbre infensible,

Sortir de là, lui devint impossible ;  
Tant que la nuit, ayant voilé les Cieux,  
A pas de loup, Henry vint en ces lieux,  
Elle l'entend, se lève, elle s'efforce.

BRUNETTE.

Quoi, me quitter, Henry ! qui vous y force ?

HENRY.

Hélas ! Madame, un arrêt rigoureux ;  
Mais juste enfin, il condamne un coupable ;

BRUNETTE.

Coupable ! vous ? vous êtes malheureux ?  
Mais d'un forfait je vous crois incapable ;  
Je vous connais. ....

HENRY.

Vous me connaissez mal.

D'un crime atteint, une loix équitable,  
Bannit d'ici votre Amant misérable,

Je

Et le réduit au tourment sans égal,  
D'abandonner.....

BRUNETTE.

Je puis être déçue,  
Je doute enooc & ne crois point faillir,  
Qu'une ame noble, en vous je l'ai connue,  
Par des forfaits aye pu s'avilir.  
Les passions emportent la jeunesse;  
Un mouvement de colere, une yvresse,  
Suivis bientôt d'un ferme repentir.  
Vous auront fait.....

HENRY.

Excusez mes faiblesses,  
D'un voile adroit couvrez en bien l'horreur;  
Votre bonté redouble mon malheur:  
Je suis banni; je parts.

BRUNETTE.

Et tu me laisses?

B

Et tu me crois lâche au point de rester,  
Lorsqu'un Arrêt te force à me quitter?  
Connais moi mieux, Henry, tu sçus me plaire,  
Par des vertus bien cheres à mon cœur,  
Je te croyais & je te crois sincère,  
Tu ne sçaurais n'être qu'un imposteur,  
De la vertu cette image chérie,  
Tu la peignais avec tant de candeur  
Que tu l'aimais quoique tu l'ait trahie.  
Coupable, ou non, l'ascendant est trop fort;  
Rien ne nous peut séparer que la mort;  
Et je te suis.

H E N R Y.

Vous, Madame, me fuivre!  
Vous, renoncer à cet état flateur!  
Abandonner un pere à sa douleur,  
Pour tous les maux à qui le fort me livre!

B R U N E T T E.

Arrête, Henry, cesse de m'éclairer;

Je sçais quel cœur je m'en vais déchirer :  
 Le mien frémit d'un coup si nécessaire ;  
 Mais il me faut abandonner mon pere.  
 Quant à l'éclat qui me suit en ces lieux ;  
 Ce faux bonheur, qui n'est que pour les yeux,  
 Je ne perds rien quand je le sacrifie ;  
 Tu fus toujours l'unique bien pour moi.  
 Que je te suive & je trouve avec toi  
 Mon rang, mon bien, mon faste & ma Patrie.

HENRY.

Quoi ! vous me suivre, au milieu des forêts,  
 Qui désormais seront mon seul asyle ?

BRUNETTE.

T'aimais-je donc pour vivre en un Palais,  
 Pour ne jouir que d'un destin tranquile ?  
 Je t'aime, Henry : ton fort fera le mien.

HENRY.

Vous le voulez ; mais le pourrez-vous bien ?  
 Je dois ici faire un tableau sincere.

B ij

Ne croyez pas que ma bouche exagere,  
 Pour engager ce courage à mollir,  
 Les maux affreux qui me vont assaillir,  
 Je vais finir ma trame languissante,  
 Parmi la faim, la soif & l'épouvante,  
 Parmi des ours & des monstres affreux,  
 Et des humains plus redoutables qu'eux.  
 Je vais. ....

BRUNETTE.

Eh bien! j'y serais ta compagne.  
 Trouve un asyle au creux d'une montagne.  
 Quand excédé de travaux & de soins  
 Tu chercheras un sommeil salutaire,  
 Ta sûreté, ton repos, tes besoins  
 Sont à ma charge, & j'en fais mon affaire.

HENRY.

Mais, il faut donc vous armer.

BRUNETTE.

Il le faut.

Vas me chercher ce qui m'est nécessaire,  
Et ne crains pas que mon bras en défaut  
Manque à frapper qui te fera contraire.

HENRY.

Vous allez donc couper ces beaux cheveux,  
Ils trahiraient votre sexe, & je pense  
Qu'il faut au moins en imposer aux yeux.

BRUNETTE.

Coupe hardiment.

HENRY.

Vous aurez répugnance,  
A déguiser ces traits si ravissans,  
Sur tous les cœurs ils seraient trop puissans;  
Il faut encor, pour sauver l'apparence.....

BRUNETTE.

Vas ne crains pas que sur rien je balance,  
Défigurons tous ces faibles attraits!

Et que je fois aux regards belle ou laide ,  
Ce m'est assez , Henry , que sous ces traits  
Tu reconnaisse.

H E N R Y .

Un seul mot , & je cède.  
Lorsque souffrant mille maux à la fois ,  
Vous succomberez sous un destin contraire  
Du repentir attentive à la voix ;  
N'aurez-vous pas de reproche à me faire.

B R U N E T T E .

Je t'en fais un , c'est de m'en soupçonner.

H E N R Y .

Ignorez-vous qu'on veut vous couronner  
Déjà partout la nouvelle est semée ;  
Un Prince épris de votre renommée  
Par ses agens demande votre main.

B R U N E T T E .

Et ferais tu chargé de m'y résoudre ?

HENRY.

Oui, je le suis.

BRUNETTE.

Esclave lâche & vain,  
Digne en effet de mon juste dédain,  
Digne des fers, de l'Exil, de la foudre.  
Je vois ton but, il se montre à la fin?  
Ose achever, quel est ton Souverain?  
Qu'il se présente: il faut que je le voye  
Et que je montre à ses yeux le mépris  
Que j'ai pour toi, pour celui qui t'envoye;  
A son ardeur je réserve ce prix,

HENRY.

Vous le voyez qui se livre à la joye  
Rempli d'amour, à ses remords en proye,  
Tremblant, honteux, confus, mais enyvré.  
Ce criminel banni, désespéré;  
Henry n'est plus, il me cède la place,

Richard vainqueur des Celtes le remplace.  
Pardonnez-moi mes soupçons odieux,  
Trop prévenu contre un Sexe adorable,  
D'attachement je le crus peu capable.  
Je le fuyais ; je vous vois & vos yeux,  
Me soumettant au pouvoir que je brave,  
En un instant me rendent votre esclave,  
Sous un nom faux. . . . .

## BRUNETTE.

Cesse de t'excuser,  
Ou dans les fers, ou sous le Diadème ;  
Henry, Richard : pour moi toujours le même,  
De quoi te sert ici de t'excuser ?  
Eh pourroit-on s'offenser quand on aime !

FIN.



109657

[AD: 109657]

8

X 236569

DE 2977 [770A]









# LE BIJOU

TROP PEU PAYÉ,  
ET

LA BRUNETTE

ANGLAISE,  
NOUVELLES ENVERS

Pour servir de Supplément aux Œuvres postumes de  
GUILLAUME VADÉ.

*peut  
Voltaire?*



A GENEVE,

Chez LES FRERES CRAMER;

M. DCC, LXIV.

*B de Contes de Guill. V.  
Voltaire. Geneva 1764*

